

LA REVUE *LITTÉRAMA'OH*I ET L'ÉMERGENCE DE LA LITTÉRATURE POLYNÉSIEENNE

TEATA BINAR

ABSTRACT

The Literary Magazine *Littérama'ohi* and the Emergence of Polynesian Literature

A new literature has been emerging in French Polynesia since the 1980s. The publication of the first issue of the literary magazine *Littérama'ohi: Ramées de Littérature Polynésienne, Te Hotu Ma'ohi*, in 2002 created by the indigenous Polynesian writers, testifies to the existence of Polynesian Literature. Through the selected title and subtitles of the magazine, the authors express their choices concerning their literature as to its name and to its rootedness in *ma'ohi* culture. The magazine's foreword, republished in each new issue until today, appears as a manifest, in which the authors establish the magazine's objectives: mainly to create a "movement" among Polynesian artists and writers and enlarge the corpus of Polynesian literature. Since French Polynesia is an overseas collectivity of France, the writers have to position themselves and their writing in relation to the Francophone and post-colonial context. In their view, Polynesian literature expresses and constructs a new cultural identity that includes diverse cultural and linguistic heritage: the indigenous oral culture and the European literary tradition and culture. Polynesian literature, written mainly in French, reaches beyond national borders. It is connected with the literatures that develop in the other archipelagos of the Polynesian Triangle, for example, with Polynesian literature in English, due to the shared diasporic precolonial past. Moreover, as the ocean connects the Pacific archipelagos and oceanic peoples between them as a region, Polynesian literature can be considered at a larger scale as an Oceanian literature.

Keywords: French Polynesia; literary magazine; Francophone literature; post-colonial literature; diaspora; cultural identity; oral tradition; indigenism; ocean; roots

Pour assurer cette continuité, il faut que le Polynésien se mette à écrire [...] Maintenant il doit écrire et ainsi s'exprimer, peu importe que ce soit en reo ma'ohi, en français ou en anglais. L'important est qu'il s'exprime, faites-le !

(Henri Hiro, 1990. La source, interview de Michou Chaze)

Le 16 mai 2002, au premier Salon du Livre organisé par l'Association des Éditeurs de Tahiti, tenu à Papeete en Polynésie française, apparaît le premier numéro de la revue littéraire *Littérama'ohi : Ramées de Littérature Polynésienne, Te Hotu Ma'ohi*. C'est un moment clé car cette publication scelle l'établissement d'une nouvelle littérature en

Polynésie française qui, comme l'un des sous-titres de la revue l'indique, s'auto-définit comme « Littérature Polynésienne » (Devatine 2002, 5).

En effet, la fondation d'une revue littéraire comme « espace d'expression fédérateur et lien socio-culturel » marque « une étape de maturation dans la consolidation des littératures émergentes » (Sultan 2010, 136–137). En 2001, l'existence de cette littérature est encore remise en question : « Nous ferons le pari de dire qu'il existe à Tahiti une littérature en français, même si pour certains le fait n'est pas avéré » (André, 2002). Mais, après la parution des premiers numéros de *Littérama'ohi* dès 2002, il n'y a plus à douter. La revue est « un signe décisif de l'existence de la littérature en Polynésie » (Sultan 2010, 136).

La revue a été fondée par « le groupe apolitique d'écrivains polynésiens associés librement » (Devatine 2002, 5) : Patrick Amaru, Michou Chaze, Flora Aurima Devatine, Danièle-Taohare Helme, Marie-Claude Teissier-Landgraf, Jimmy Ly et Chantal Spitz. Comme l'explique Flora Devatine, la première directrice de la revue, ces écrivains se sont associés pour créer la revue après avoir été confrontés à des questionnements concernant l'existence de la littérature polynésienne :

En fait, les discussions ont commencé en 2001, suite à la lecture d'un article où j'avais l'impression qu'on doutait encore de l'existence de la littérature polynésienne, alors que jusque-là, les chercheurs, les universitaires qui étaient invités à intervenir dans des colloques, et à la recherche d'une personne ressource, venaient vers moi [...] et je mettais à leur disposition toutes mes informations, les ouvrages que j'ai, et dont ils n'avaient jamais entendu parler jusque-là. Cependant, ça ne semblait pas clair ni acquis, qu'il puisse y avoir des personnes qui écrivent en Polynésie. [...] C'était donc à nous à montrer que nous existons, et à faire en sorte que les écrits existent et circulent.¹ (Binar 2015, 80)

Dans ce contexte, par leur choix du titre et des sous-titres de la revue *Littérama'ohi* et, à travers sa préface² reprise dans chaque nouveau numéro depuis 2002, les auteurs posent les piliers de leur littérature émergente. À la manière d'un manifeste, ils expliquent comment ils veulent exister, tout en encourageant avant tout « un mouvement entre écrivains polynésiens » (Devatine 2002, 6) et un accroissement du corpus littéraire polynésien.

Dans cet article, nous nous intéresserons à la genèse et au développement de la littérature polynésienne dans une perspective diachronique. Nous examinerons le rôle élémentaire qu'a joué la revue *Littérama'ohi* dans son institution. Nous ferons référence aux premiers écrits polynésiens et aux premières œuvres littéraires publiées en tahitien et en français dans les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix jusqu'à la naissance de la revue au début de ce XXI^{ème} siècle.

Rien que l'appellation « Littérature Polynésienne » (Devatine 2002, 5) implique un nombre de questions concernant la zone géographique, son contexte historique, politique et social, l'origine des écrivains ainsi que leur langue d'expression, leur culture et leur identité. Ainsi, nous nous interrogerons également sur les choix qui ont été faits par les

¹ La version originale de l'interview avec Flora Devatine publiée en tchèque dans la revue *Souvislosti* est utilisée dans cet article.

² La préface est rédigée par Flora Devatine en collaboration avec les membres fondateurs de la revue. Elle est signée « Les membres fondateurs ».

écrivains eux-mêmes pour leur revue par rapport à ces problématiques et tenterons d'en saisir quelques définitions générales. Une analyse thématique et comparative des œuvres de la région du Pacifique Sud nommée le Triangle polynésien pourra nous révéler comment définir ce qu'est la littérature polynésienne. Nous nous proposons de contribuer de la sorte au débat actuel sur les spécificités de cette littérature naissante.

Le mot valise, « Littérama'ohi », créé pour nommer la première revue de littérature polynésienne, connote d'emblée des définitions. L'assemblage du terme d'origine latine, « littera », ou du mot français abrégé, littérature, avec le terme tahitien « ma'ohi », où « ma'ohi » signifie « l'homme du lieu »³, c'est-à-dire les autochtones, montre que les écrits s'inscrivent dans la tradition écrite occidentale mais se rattachent à l'identité culturelle ma'ohi. Dans ce contexte précis, littérama'ohi désigne donc la littérature produite par les autochtones de la Polynésie française.

Le deuxième sous-titre en tahitien, « Te Hotu Ma'ohi », signale l'importance de la langue autochtone, appelée « reo ma'ohi », et évoque un système de valeurs culturelles liée à elle : la revue est conçue comme un fruit d'origine ma'ohi.

Les multiples sens auxquels se prête le mot « ramée » dans le premier sous-titre, la rame de papier, la rame ou une ramée de pirogue, montrent que cette autochtonie est ramifiée ou métissée. Et, comme l'indique déjà le titre *Littérama'ohi*, un assemblage de cultures diverses a eu lieu.

Les missionnaires évangéliques anglais de la London Missionary Society qui sont arrivés en 1789 à Tahiti ont introduit, par le biais de l'anglais, l'écriture et la religion chrétienne dans la société polynésienne essentiellement orale. Puis, avec l'annexion de la Polynésie française en 1880 par la France, la langue française et son patrimoine culturel se sont imposés aux langues et cultures natives. L'écriture, la religion chrétienne, la langue française et la culture européenne ont été assimilés, mais sont aussi devenus, au fil du temps, des outils d'affirmation de soi, ou d'une identité ma'ohi qui veut se démarquer des Autres⁴.

De plus, il faut remarquer que les caractères chinois du ginseng insérés dans les titre et sous-titres de la revue, montrent que la communauté chinoise, qui s'est formée durant la vague d'immigration de la main d'œuvre de Chine dans les plantations et exploitations européennes en Polynésie française en début du XX^{ème} siècle, est incluse dans cette autochtonie ma'ohi :

Le titre et les sous-titres de la revue traduisent la société polynésienne d'aujourd'hui : « Littérama'ohi », pour l'entrée dans le monde littéraire et pour l'affirmation de son identité, / « Ramées de Littérature Polynésienne », par référence aux feuillets, à la rame de papier, à celle de la pirogue, à sa culture francophone, / « Te Hotu Ma'ohi », signe la création féconde en terre polynésienne, / Fécondité originelle renforcée par le ginseng des caractères chinois à intercaler entre le titre en français et celui en tahitien. (Devatine 2002, 5)

³ « Pour résumer, le terme 'ma'ohi' qui désigne l'homme du lieu ne change pas de sens, seul diffère l'homme du lieu qui dépend du pays d'origine, et quel que soit ce pays d'origine, l'homme du lieu est un 'ma'ohi' de son propre lieu d'origine. » Devatine, T. J.-D. 2009. À propos du terme « ma'ohi ». *Littérama'ohi* 8 (16) : 74-84.

⁴ Voir Todorov, T. 1982. *La conquête de l'Amérique : la question de l'autre*. Paris : Éditions du Seuil.

Les noms *littérama'ohi*, *littérature ma'ohi* ou *littérature polynésienne* renvoient donc nécessairement à une série de circonstances « extralittéraires » (Margueron 2015, 74) concernant l'histoire précoloniale, coloniale et postcoloniale du peuple autochtone de la Polynésie française, aux enjeux sociaux-culturels et identitaires que le contexte changeant a suscités, et qui sont reflétés dans cette littérature naissante. Cela invite inévitablement à une lecture postcoloniale des écrits polynésiens.

Comme l'affirme Rob Wilson, l'éditeur de la première compilation d'essais critiques sur les littératures autochtones qui se sont développées dans l'ensemble des archipels du Pacifique Sud depuis les années soixante, *Inside Out : Literature, Cultural Politics, and Identity in the New Pacific* : « dans ce type de contexte où des préjugés coloniaux et des renouveaux 'postcoloniaux' ont lieu, on ne peut pas lire les textes uniquement comme des représentations 'littéraires', mais aussi comme des sites de représentation sociale et de lutte historique » (Wilson 1999, 1 ; ma traduction). Dans son introduction « Toward Imagining a New Pacific », il démontre que les fondements de la théorie littéraire postcoloniale dressés par Edward Said notamment dans *Orientalism* (1978) et *Culture and Imperialism* (1993) sont applicables au contexte de la région du Pacifique Sud.

En Polynésie française, pays toujours non indépendant, puisque collectivité d'Outre-Mer au sein de la République française depuis 2004, il faudrait concevoir le terme postcolonial non pas dans un sens chronologique mais dans un sens plus large comme désignant « les différents effets culturels de la colonisation », « l'histoire coloniale européenne et les pratiques institutionnelles et les réponses (résistantes ou autres) à ces pratiques par les peuples colonisés »⁵ (Ashcroft, B., Griffiths, G., Tiffin, H. 1998, 186–189 ; ma traduction) ou comme « l'indicateur d'une situation coloniale qui perdure et persévère »⁶ (Sultan 2010, 142). Les auteurs polynésiens réagissent et résistent à une situation d'hégémonie culturelle en écrivant. À travers diverses stratégies littéraires, leurs écrits laissent apparaître un « contre-discours »⁷ qui réagit, entre autres, à ce que Robert Nicole identifie comme « Orientalisme du Pacifique »⁸ (ma traduction) dans son essai critique « Resisting Orientalism : Pacific Literature in French » publié dans la compilation *Inside Out*, mentionnée précédemment. Par exemple, l'écrivaine tahitienne Chantal Spitz signale avec importance la perpétuation de représentations stéréotypées et dévalorisantes des autochtones, en particulier des femmes, soit du « mythe tahitien » (Margueron 2015, 97). Celui-ci a été créé, entre autres, dans la littérature européenne, dès les premiers récits de voyage en Polynésie française, commençant par ceux du navigateur français L. A. de Bougainville.⁹

⁵ « the various effects of colonization », « European colonialist histories and institutional practices, and the responses (resistant or otherwise) to these practices on the part of all colonized peoples » Ashcroft, B., Griffiths, G., Tiffin, H. 1998. *Key Concepts in Post-Colonial Studies*. London : Routledge.

⁶ « La notion de 'postcolonialité' repose sur l'hypothèse que la colonisation n'est pas un facteur qui appartiendrait seulement au passé mais qu'elle est au contraire un processus qui persiste, se poursuit, s'actualise dans le présent et se donne à lire dans les œuvres littéraires » (Sultan 2010, 142). Voir aussi l'ouvrage Moura, J.-M. 2019. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris : PUF.

⁷ Nicole, R. 1999. Resisting Orientalism: Pacific Literature in French. In *Inside Out: Literature, Cultural Politics and Identity in the New Pacific*, ed. V. Hereniko & R. Wilson, 265–290. Maryland: Rowman & Littlefield.

⁸ « Pacific Orientalism »

⁹ Bougainville, L.-A. 1771. *Voyage autour du monde par la frégate du roi la Boudeuse et la flûte l'Étoile en 1766, 1767, 1768 et 1769*. Paris : Saillant & Nyon.

Ce qui rapproche la littérature polynésienne des autres littératures dites postcoloniales, c'est aussi le besoin d'entreprendre une reconstruction culturelle et identitaire. Il s'agit de former une nouvelle identité culturelle « qui serait libérée de la teinte du colonialisme et basée fermement sur notre passé »¹⁰ (Wendt 1996, 644 ; ma traduction) comme déclare l'écrivain samoan Albert Wendt dans son essai influent « Towards a New Oceania ». En effet, la préface de la revue *Littérama'ohi* s'achève sur une recherche identitaire : « Quelle conscience polynésienne émerge de ces écrits de Polynésiens ? Quelle identité polynésienne s'exprime et se construit dans la littérature polynésienne d'aujourd'hui ? A suivre ! Et bonne lecture ! » (Devatine 2002, 10).

De ce fait, la littérature polynésienne exprime une identité culturelle autochtone ou ma'ohi en formation. Celle-ci est à construire de manière collective à travers un mouvement littéraire : la revue se présente comme un espace d'expression ouvert où les « gens de culture polynésienne, auteurs, créateurs, intellectuels qui sont l'expression d'une conscience, d'une écriture, d'une littérature polynésienne » (Devatine 2002, 6) sont invités à participer et ainsi avancer dans cette quête identitaire : « Écrivains et artistes polynésiens, cette revue est la vôtre » (Devatine 2002, 10). Les écrivains fondateurs de *Littérama'ohi* incitent à entreprendre un dialogue entre personnes de souche polynésienne, mais aussi, entre l'écriture et les autres « modes d'expression traditionnels et modernes de la culture polynésienne d'aujourd'hui que sont la peinture, la sculpture, la gravure, la photographie, le tatouage, la musique, le chant, la danse. Les travaux des chercheurs, des enseignants » (Devatine 2002, 6) et même entre différentes langues. Les textes peuvent être écrits en français ou en « n'importe quelle autre langue occidentale (anglais, espagnol, ...) ou polynésienne (mangarevien, marquisien, pa'umotu, rapa, rurutu...), et en chinois » (Devatine 2002, 7).

Il en ressort que l'une des caractéristiques essentielles de la littérature polynésienne contemporaine est « la diversité »¹¹ ou le « syncrétisme »¹² de cultures, de langues et de formes d'expression qu'elles soient écrites, orales ou artistiques.

Flora Devatine compare la formation de la littérature polynésienne à la construction des « marae »¹³, anciennes plate-formes de culte en pierres, où chaque écrit, par-delà sa diversité, contribue à la création d'une plate-forme littéraire :

Quand vous regardez un Marae tel qu'il est reconstitué aujourd'hui, c'est très joli, vu de l'extérieur. Toutes ces pierres bien taillées tout autour, on les trouve très jolies. Et l'on se dit : « Ah, ils étaient forts nos ancêtres ! Ils ont taillé tout ça ! C'était bien fait ! » Comme

¹⁰ « Our quest should not be for a revival of our past cultures but for the creation of new cultures which are free of the taint of colonialism and based firmly on our own past » Wendt, A. 1996. Towards a New Oceania. In *The Arnold Anthology of Post-Colonial Literatures in English*, ed. J. Thieme, 641–651. London: Hodder Education.

¹¹ « Les objectifs des fondateurs, à travers la revue *Littérama'ohi* : Ramées de Littérature Polynésienne, *Te Hotu Ma'ohi* sont [...] de faire connaître la variété, la richesse et la spécificité des auteurs originaires de la Polynésie française, les faire reconnaître dans leur identité, leur originalité, dans leur diversité contemporaine [...] » (Devatine 2002, 6)

¹² Voir André, S. 2008. *Le roman autochtone dans le Pacifique Sud : Penser la continuité*. Paris : L'Harmattan. Notamment le chapitre V. « L'offre culturelle à travers une écriture autre ».

¹³ « Plate-forme construite en pierres sèches et où se déroulait le culte ancien, associé souvent à des cérémonies à caractère social ou politique. » Académie tahitienne / Fare Vāna'a 1999. *Dictionnaire tahitien-français / Fa'atoro Parau Tahiti-Farāni*. 251. Papeete : Fare Vāna'a.

nous peut-être, avec nos écrits ? Mais montez sur le Marae ! Là, il y a des plaques de corail, des pierres plates. Mais soulevez ces pierres plates ! Et qu'est-ce qu'il y a dessous ? Eh bien, il n'y a que des débris, des débris de coquilles, de gravier, de coraux, de petites pierres de toutes sortes. Bien sûr, il y a de grosses pierres de temps en temps. Mais en fait, ces pierres, ces petits débris viennent combler les trous entre des grosses pierres, et soutenir celles-ci. Ils ont leur rôle, à la place où ils sont. Et c'est grâce à eux qu'il y a un Marae, et que les pierres taillées placées tout autour, sont visibles et admirées. (Binar 2015, 81)

De plus, selon la co-fondatrice de la revue *Littérama'ohi*, à ce stade du développement de la littérature polynésienne, il est prioritaire de rassembler du matériel pour construire cette plate-forme, soit écrire et publier des textes sans les trier d'après des critères littéraires donnés (notamment ceux de la France), car cela serait contre-productif :

[...] ce n'est pas maintenant que l'on va catégoriser les écrits des Polynésiens. Avant tout, et pour le moment, il faut écrire ! Ecrire, produire ! Produire, produire ! Nous d'aujourd'hui, nous ne sommes pas en mesure de dire ce qu'il en est de nos écrits [...] Si pour observer et analyser l'écriture polynésienne, on se sert d'une grille de lecture et de classification de la littérature classique, académique, française, alors que l'on ne connaît pas cette écriture polynésienne, le risque est grand d'entendre dire : « Ça, c'est pas bon ! Ça, c'est pas bon ! Ça, c'est pas bon, pas bon ! » Autrement dit : « Arrêtez d'écrire ! Vous ne savez pas écrire ! Vous ne savez même pas de quoi vous parlez ! » (Binar 2015, 77)

Elle remarque que la littérature polynésienne peut inclure des genres littéraires qui n'existent pas autre part ou qui ne sont pas encore reconnus comme tels :

Pour le moment, dans la littérature française, il y a des genres littéraires bien définis. Mais pour ce qui est de la littérature polynésienne, il pourrait y avoir des genres qui correspondent à la nomenclature française, comme il y en aurait en lien avec la littérature orale traditionnelle, et d'autres genres qui émergeraient à partir des écrits [...] Alors, en fin de compte, il s'agit de redéfinir le « roman », le « récit », « l'autobiographie », et la « poésie » peut-être aussi, dans la littérature polynésienne. (Binar 2015, 76)

Ici surgit la question suivante : à quel moment commence la construction de ce marae de l'écriture ? L'essor de la littérature polynésienne a lieu entre les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix avec la publication de recueils de poèmes en tahitien et en français : Vaitiare, *Humeurs* (1980) ou Henri Hiro, *Pehepehe i taù nūnaa / Message poétique* (1990). Le premier recueil de nouvelles et le premier roman sont rédigés en français, mais le lexique tahitien y est inclus de manière importante. Il s'agit de *Vai la rivière au ciel sans nuages* (1990) de Michou Chaze et *L'île des rêves écrasés* de Chantal Spitz (1991).

Mais quelles sont les œuvres fondatrices de la littérature polynésienne ? Seraient-ce les mémoires de la reine Ari'i Taimai, écrits en anglais et en tahitien, dictés à l'écrivain et historien américain Henry Adams et publiés en 1901, puis traduits en français et publiés sous le titre *Mémoires d'Ari'i Taimai* en 1964 par la Société des Océanistes ? Ou les mémoires de la reine Marau Taaroa, écrits en anglais par elle-même, puis traduits en français par sa fille, Ariimanihini Takau Pomare, et publiés en 1971 ? Ou encore *Tahiti*

aux temps anciens de Teuira Henry, ouvrage de référence qui réunit une quantité considérable de transcriptions de la tradition orale polynésienne, écrit et publié en anglais et en tahitien en 1928, puis traduit et publié en français et en tahitien en 1968 ? Ou plutôt, le recueil de poèmes *L'île parfumée* de Ernest Salmon, fils de la reine Marau Taaroa, dont le manuscrit écrit en français en 1919 a été découvert dans une librairie à Paris et a été publié par l'Association Littérama'ohi en 2013 ? L'histoire de la littérature polynésienne est encore à élaborer.

Dans une des premières monographies traitant la littérature polynésienne, intitulée *Flots d'encre sur Tahiti : 250 ans de littérature francophone en Polynésie française* (2015), Daniel Margueron distingue cinq « segments » de littérature présents en Polynésie française :

Comment définir la littérature polynésienne ? Quels critères lui attribuer ? L'origine de l'auteur, la géographie décrite, les personnages mis en scène, la ou les langues employées, le style de l'œuvre, le lieu de production, ou le lectorat visé ? [...] je propose de distinguer, au sein de l'espace géographique et juridique dénommé depuis 1957 la Polynésie française, les cinq segments littéraires différents que voici : [...] 1. Une littérature traditionnelle orale en langues polynésiennes [...] 2. Une littérature que j'appelle océanienne composée de récits de voyage (réel ou fictif), puis de productions exotiques, coloniales, enfin contemporaines ou post-exotiques, écrite par des étrangers [...] 3. Une littérature néo-océanienne, écrite par des Occidentaux installés de façon durable ou définitive dans le pays depuis les années soixante [...] 4. Une littérature moderne polynésienne, en langue française, dite autochtone ou d'émergence, écrite par des Polynésiens [...] 5. Enfin une littérature moderne écrite polynésianophone (tahitianophone, etc.) [...] (Margueron 2015, 62–66)

La littérature « océanienne » et « néo-océanienne » comprendraient les textes écrits et publiés par des étrangers de passage en Polynésie française ou venus s'y installer de manière permanente. Alors que les trois autres segments, la « littérature traditionnelle orale en langues polynésiennes », la « littérature moderne polynésienne en langue française » et la « littérature moderne écrite polynésianophone (tahitianophone, etc.) », comprendraient les productions orale et littéraire traditionnelles et contemporaines des auteurs autochtones, en français et en langues autochtones. Le segment numéro quatre, appelé également « la littérature francophone autochtone » (Margueron 2015, 71) correspondrait à la littérature polynésienne, définie dans cet article. Cependant, cette dernière, telle qu'elle est conçue dans *Littérama'ohi*, semble englober tous les trois segments mentionnés. Ceux-ci s'entrecroisent et, comme l'affirme Flora Devatine citée précédemment, les frontières entre l'oralité ancienne, l'écrit contemporain, le français et le reo ma'ohi s'effacent dans la littérature polynésienne.

Puis, il faut aussi s'interroger sur l'utilisation du terme francophone. En Polynésie française, le français est la langue officielle qui, jusqu'à présent, domine sur les langues autochtones (en situation de diglossie). C'est également son statut de langue véhiculaire qui en fait une langue privilégiée d'écriture. Les langues autochtones polynésiennes sont en retrait, malgré les efforts fournis pour les sauvegarder depuis les années soixante-dix dans le contexte du « Renouveau culturel et identitaire Ma'ohi »¹⁴. Le tahitien, la langue origi-

¹⁴ Voir Éric, C. et al. 2019. *Une histoire de Tahiti des origines à nos jours*. Tahiti : Au vent des îles.

naire de Tahiti, centre politique de la Polynésie française, a été revivifié grâce à l'Académie tahitienne « Fare Vāna'a », créée en 1972, et devient à son tour une langue véhiculaire entre les langues vernaculaires des archipels de la Polynésie française.

Si le tahitien est devenu une langue d'écriture, la traduction en français accompagne presque systématiquement les textes publiés : « [...] en ce qui concerne les textes en langues étrangères comme pour ceux en reo ma'ohi, c'est-à-dire en l'une ou l'autre des langues polynésiennes, il est recommandé de les présenter dans la mesure du possible avec une traduction, ou une version de compréhension, en langue française » (Devatine 2002, 7).

Le fait que la littérature polynésienne s'écrive majoritairement en français la rallie aux autres littératures francophones qui se sont développées au préalable dans les autres départements, territoires ou collectivités d'outre-mer et ex-colonies de la France. Mais en même temps, adhérer à la francophonie en tant qu'idéologie et organisation sous-entend s'engager inévitablement dans la dialectique de la « périphérie » et du « centre »¹⁵ et devoir faire face à « la subordination de la francophonie littéraire au Paris-centrisme du système culturel français » (Mengozi 2016, 340). D'où, l'appellation littérature polynésienne francophone devient problématique.

Par exemple, pour Chantal Spitz, le terme et concept de francophonie soit « l'idéologie francophoniste » (Sultan 2010, 144) connote « sous l'apparence un peu condescendante d'une générosité bienveillante, la permanence de l'occupation française » (Sultan 2010, 144). Elle se sent solidaire avec « tous les sentants colonisés, tous les sentants meurtris parce que leur histoire est la [sienne] leur déchirure est la [sienne] » (Sultan 2010, 145) et cela indépendamment d'une langue et d'une puissance coloniales concrets. Dans ce sens, la grille de lecture postcoloniale pourrait sembler éventuellement plus appropriée. En effet, à travers la diversité et le plurilinguisme proclamés et diverses stratégies de « déterritorialisation »¹⁶ de la langue importée, les auteurs polynésiens émancipent d'une certaine manière la langue française de son « pacte exclusif avec la nation » (Mengozi 2016, 340).¹⁷

Ainsi, les chercheurs Sylvie André ou Jean-Luc Picard appellent cette littérature émergente « littérature contemporaine de Polynésie française » ou « littérature polynésienne d'expression française »¹⁸, « littérature polynésienne en français »¹⁹ ou « littérature autochtone de Polynésie française » sans utiliser le terme francophone.

¹⁵ Voir Casanova, P. 1999. *La République mondiale des Lettres*. Paris: Éditions du Seuil. Voir aussi Křloušek P. et al. 2024. *Centers and Peripheries in Romance Language Literatures in the Americas and Africa*. Online. <https://dx.doi.org/10.1163/9789004691131>.

¹⁶ Voir Deleuze, G., Guattari F. 1972. *Capitalisme et schizophrénie. L'Anti-Cédepe*. Paris : Éditions de Minuit.

¹⁷ Voir le manifeste « Pour une littérature-monde en français » publié en premier dans le journal *Le Monde*, le 19 mars 2007, et signé par 44 auteurs d'outre-mer : http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.

¹⁸ Voir Picard, J.-L. 2018. *Ma'ohi Tumū et Hutu Pāinu : La construction identitaire dans la littérature contemporaine de Polynésie française*. Paris : L'Harmattan.

¹⁹ Voir André, S. 2002. La littérature polynésienne en français, *Île en île*, 9. 2. 2002. <https://ile-en-ile.org/sylvie-andre-la-litterature-polynesienne-en-francais/>. Aussi André, S. 2008. *Le roman autochtone dans le Pacifique Sud : Penser la continuité*. Paris : L'Harmattan.

Ici, il faut remarquer que l'appellation « Littérature Polynésienne » (Devatine 200, 5), choisie par les écrivains fondateurs de *Littérama'ohi*, peut se référer non seulement à la littérature autochtone produite en Polynésie française mais aussi, à une échelle plus large, dans les autres archipels du Triangle polynésien. Ceci expliquerait pourquoi l'utilisation de diverses langues polynésiennes et même européennes est encouragée dans la préface de la revue.

En effet, d'après les recherches anthropologiques actuelles, les peuples autochtones du Triangle polynésien seraient les descendants de migrations communes d'Asie du Sud Est vers la Mélanésie, la Micronésie et la Polynésie vers -1500.²⁰ À l'étape suivante, il y a eu une diaspora commune depuis l'île de Ra'iatea située en Polynésie française, appelée Hawai'i ou Hawaiki dans la tradition orale, vers les archipels environnants au début du premier millénaire. Cette diaspora est perçue de manière positive car les traversées de l'océan demandaient des connaissances et des expériences exceptionnelles dans le domaine de la navigation incorporées dans de nombreux mythes. Les Polynésiens représentent ces migrations sous forme d'une pieuvre, désignée par le terme « fe'e », « feke » ou « heke » dans les différentes langues vernaculaires (voir la carte). La tête de la pieuvre représente l'île d'origine où se trouve le marae le plus important, Taputapuatea, et les tentacules désignent les voies maritimes qui unissent les archipels entre eux. Les langues et les cultures des autochtones Polynésiens qui se disent « Ma'ohi » (à Tahiti), « Maori » (en Nouvelle Zélande) ou « Maoli » (à Hawai'i) sont donc apparentées. Les polynésiens forment la communauté diasporique la plus homogène du Pacifique en termes ethniques, culturels et linguistiques. Mais, les relations et interactions maritimes entre les archipels ont été interrompues pendant la colonisation européenne à partir du XIX^{ème} siècle et l'établissement des frontières politiques entre les îles.

Et c'est dans le contexte des décolonisations du Pacifique, depuis l'indépendance, en 1962, de l'ancienne colonie de la Nouvelle Zélande, Samoa-Occidentales, et des nouveaux cultures autochtones que ces liens pan-polynésiens se rétablissent peu à peu. Entre les différentes initiatives d'échanges culturels mises en place, un événement clé a été par exemple, la reconstruction de pirogues double à voile, à la manière des anciens navigateurs polynésiens, et les traversées entre les archipels du Triangle polynésien d'après les méthodes de navigation pré-européennes. La première pirogue étant Hokule'a, partie de Hawai'i pour rejoindre Tahiti en 1976.

Les échanges s'intensifient également dans le domaine littéraire. La littérature polynésienne peut donc bien inclure les littératures autochtones émergentes et à émerger dans l'ensemble de la région polynésienne. Et, de ce fait, *Littérama'ohi* pourrait éventuellement inviter à se joindre à ce mouvement entre écrivains polynésiens également les auteurs écrivant en anglais ou en espagnol des archipels du Triangle polynésien ayant été colonisés par le Royaume Uni, les États-Unis ou le Chili.

Une littérature polynésienne en anglais s'est développée dès les années soixante notamment dans les anciennes colonies britanniques du Triangle polynésien : en Nouvelle Zélande, à Samoa, Tonga ou dans les îles Cook. La publication des premières revues littéraires autochtones comme *Mana : a South Pacific journal of language and literature* (1976)

²⁰ Voir Darius, M. 2021. *Tupuna : Voyage sur les traces des ancêtres à Tahiti et dans les îles*. Tahiti : Au vent des îles.

et des premières anthologies *Into the world of light : an anthology of Maori writing* (1982), *Nuanua : Pacific Writing in English since 1980* (1995) ou *Whetu Moana : Contemporary Polynesian Poems in English* (2003) sont venues confirmer l'établissement de cette nouvelle littérature dès les années soixante-dix et quatre-vingts.

D'ailleurs, dans son étude *Les premiers romans polynésiens : naissance d'une littérature de langue anglaise 1948-1983*, Sonia Lacabanne s'interroge, en 1992, sur les raisons de la naissance tardive d'une littérature autochtone en Polynésie française ou dans l'état américain de Hawaï'i : « La rareté de la production artistique hawaïenne et tahitienne s'explique-t-elle uniquement par la présence de la France et des U.S.A ? Comment alors justifier la naissance d'une littérature maorie en Nouvelle Zélande ? Nous pouvons déjà noter qu'une libération s'est faite à la fin des années soixante en faveur d'un biculturalisme » (Lacabanne 1992, 9).

De plus, nous remarquons que les écrivains du Triangle polynésien ont un référent commun qui est la culture autochtone, essentiellement orale, ressortissant de la diaspora polynésienne. Elle représente un patrimoine collectif qui est en voie de disparition suite à l'impact de l'évangélisation, de l'alphabétisation, de la colonisation et de la domination politique, économique et culturelle européenne. Cet héritage ancestral commun est à sauvegarder, revitaliser et à innover au moyen de l'écriture pour remédier à l'acculturation et construire une nouvelle identité culturelle. Les écrits des auteurs polynésiens francophones et anglophones reflètent un système de valeurs culturelles partagé : des pratiques, des croyances, des symboles ou des mythes anciens similaires. Il est possible d'identifier quelques éléments de l'héritage culturel polynésien qui sont repris de manière récurrente dans les œuvres polynésiennes et qui y acquièrent une fonction importante.

Par exemple, on retrouve en abondance des références à la conception traditionnelle de la terre, désignée par le terme « fenua » en Polynésie française, « whenua » en Nouvelle Zélande ou « fonua » à Tonga. En Polynésie, la terre n'est pas perçue uniquement « sous le seul rapport de la productivité », elle est aussi « un élément religieux », « objet de culte », « titre de propriété », « bien familial » et elle est « inaliénable » (Panoff 1987, 131). Ce lien matériel et spirituel ou « métaphysique » (Saura 2005, 12) entre l'homme et la terre se concrétise dans la coutume de la mise en terre du placenta des nouveau-nés, appelé « pūfenua » en Tahitien soit « noyau terre » (Saura 2005, 13)²¹, après l'accouchement. C'est un rite qui a survécu à l'impact culturel européen dans l'ensemble du Triangle polynésien. Il s'agit d'une pratique qui scelle une continuité essentielle entre l'homme, la terre, les plantes et les îles dans la pensée polynésienne. Ce rituel symbolise l'enracinement de l'enfant dans la terre de ses ancêtres, et les liens existants entre lui et sa famille, et façonne ainsi son identité. De plus, il définit ses droits fonciers sur le terrain familial. L'enfant s'inscrit ainsi dans une généalogie qui remonte jusqu'aux temps mythiques de la diaspora polynésienne, des premiers humains, demi-dieux et premières divinités élémentaires et la création du monde. Cette généalogie était apprise par cœur et transmise oralement de génération en génération par les « orero » et « haerepo ».

²¹ Voir Saura, B. 2005. *Entre nature et culture : La mise en terre du placenta en Polynésie française*. Papeete : Éditions Haere Po. « [...] cette coutume tahitienne qui veut que le placenta de chaque enfant soit mis en terre à proximité d'un arbre fruitier, lequel se nourrira de la substance ayant elle-même nourri le fœtus » (Saura 2005, 12).

Dans le roman, *Mutuwhenua : The Moon Sleeps*, de l'écrivaine néo-zélandaise, Patricia Grace, le personnage principal, une jeune femme de souche maori, présente les différents arbres qui ont été plantés au moment de la mise en terre du placenta de ses aïeux sur le terrain familial, même le sien, et récite sa généalogie qu'elle a apprise de sa grand-mère pour justifier le choix de son mari :

Then I began to recite the old names to her, the ones from the wall and the ones before that. It was strange to hear these old things on the new voice, my voice that had never sounded them before. And if I faltered here and there my father and uncle joined in with me, until I stopped. « But that's only the trunk of the tree, » I said, « the length. » [...] « Now these are the branches that spread everywhere, and I continued the recitation, linking every name until there were no more. » (Grace 1978, 100–101)

Dans le poème « Pehepehe na te metua vahine : Te aroha », le poète, cinéaste et dramaturge tahitien, Henri Hiro, fait allusion au symbolisme du placenta et de l'enracinement. Le poème est écrit en tahitien et traduit en français par Alain Devière et l'auteur lui-même comme « Discours de la mère à son fils : L'offre » : « Mon enfant, pars, tu peux partir, il faut que tu / voyages. / Pars, mais emporte avec toi mon placenta, / Fondement de notre terre qui t'a nourri, / Afin que la terre, soit terre à ton arrivée » (Hiro 1990, 57).

Il faut ajouter que le concept du « fenua » désigne « la terre par rapport à la mer et au ciel » (Panoff 1987, 131). L'océan et la manière dont il est conçu dans la pensée polynésienne est une autre référence clé que l'on retrouve dans la littérature contemporaine du Triangle polynésien. Effectivement, cette identité, qui se caractérise par son enracinement, est déterminée par ses rapports avec l'immense océan omniprésent. D'ailleurs, le poème de Henri Hiro mentionné plus haut continue ainsi : « Me voici, je suis avec toi pendant ton périple pour t'indire / [...] / Je suis ta pirogue, je suis ta pirogue double, / Taillée selon les coutumes ancestrales, / Reliée par le cordon ombilical de mon amour parental, / Attachée par mes entrailles qui t'ont façonné, / Tenue, par mon nombril, ton premier lien, / Mon souffle sera toujours le vent de ta voile [...] » (Hiro 1990, 57).

L'océan constitue, avec le sol, une ressource primaire et représente un passage ou un lien d'un bout à l'autre d'une île, ou vers les autres terres, au moyen de la pirogue. L'histoire des Polynésiens, conservée dans la tradition orale et les généalogies familiales, est marquée par les grandes migrations océaniques. Tous sont descendants de traversées de l'océan, et ce sont ces traversées qui ont formé les cultures des peuples océaniques. L'océan acquiert ainsi également une valeur spirituelle ou métaphysique dans les récits cosmogoniques et de la diaspora polynésienne comme dans la production littéraire contemporaine.

Dans son introduction à l'anthologie *Whetu Moana : Contemporary Polynesian Poems in English*, Albert Wendt, explique cette connexion polynésienne avec l'océan, ainsi qu'avec le ciel, et élucide ainsi le choix du titre de l'anthologie :

The sky and the sea must have seemed both boundless and eternal to the early Polynesians, for how the people lived and connected with one another was determined by how well they understood and could control these two elements. This immense space of sea and sky was, and continues to be, the known world of the Polynesian. [...] The people of Polynes-

sia carefully and meticulously recorded their whakapapa, or lineage, thus establishing and strengthening their links with the earth, the sky, the gods and each other. Polynesians also believe that when we die we become the stars that help to guide the living across that huge body of water The Moana Nui a Kiwa [...] That is why we have called this anthology *Whetu Moana, Ocean of Stars* [...] (Wendt 2003, 1)

La faune et la flore océaniques et leurs cycles naturels réglés par les phases de la lune, puis la pirogue et la pêche, soit les connaissances et le savoir-faire nécessités pour survivre et se nourrir de l'océan, sont d'importants éléments récurrents dans la littérature polynésienne :

Nous étions tous pêcheurs et paysans à la fois. Chez nous pêcheur ou paysan, ça n'était pas une profession. C'était un art de vivre. Être pêcheur, par exemple, ça n'est pas piller le fond des mers pour remplir des frigidaires ou exporter des conserves, c'est d'abord connaître les poissons et leur milieu. On ne dit pas « je vais à la pêche ». On dit « je vais pêcher le iihī » (rouget du lagon) dans tel haone (faille sablonneuse dans le récif) au moment du oharaa avae (quand la lune est juste au-dessus de l'horizon). Ces précisions sont capitales. Elles impliquent un rapport harmonieux avec la nature. (Hiro 1990, 5)

Ainsi, l'océan est un autre élément fondamental de l'identité polynésienne. Dans les écrits des auteurs contemporains, l'identité est reliée à la terre mais elle est, en même temps, indissociable de l'océan comme, par exemple, dans cet extrait du roman *Et la mer pour demeure*, de Chantal Spitz :

Je suis du peuple de Moana Nui a Hiva qui depuis l'antan / berce nourrit lie les îles pacifiques / mais je ne sais plus les vents les étoiles les courants qui / ouvrent les routes d'une terre à l'autre par-delà les horizons verts [...] je suis Pai fils de cette terre / 'o Mata'irea i te pupu fatifati / māro te heiva / 'ua 'ore te vero 'ua pu ite 'ae 'ae / 'ua 'itea ā mata'a / 'ua he'e pono mā'iri-ā-vai ō te pōiri / dans laquelle je suis planté qui me grandit me fait / humain / dernier fils d'une lignée qui s'enfonce loin dans la matrice / dans le temps dans l'immémorial [...] (Spitz 2022, 29-30)

Finalement, on remarque que les thèmes de la terre et de l'océan, tels qu'ils sont repris et innovés dans les écrits des auteurs polynésiens, fonctionnent comme des points de repères ayant pour rôle d'orienter dans une recherche identitaire et de remédier à une acculturation en cours.

La littérature polynésienne ne se limiterait donc pas uniquement aux frontières de la Polynésie française. Comme la pieuvre polynésienne, elle peut s'étendre sur un espace beaucoup plus large. Et, pour la définir, il est nécessaire d'adopter une vision plus ample, allant au-delà des frontières nationales ou territoriales, ou au-delà de « catégorisations » données comme dirait Flora Devatine. La présence de l'océan ouvre les frontières du possible : « Our view of the world is unique, it is broad and deep as it is high, and unlike those who come from continents or large bodies of land, we see a world with few limits » (Wendt 2003, 1).

Peut-être, faut-il alors prendre en compte la vaste étendue de l'océan Pacifique, au milieu duquel la littérature polynésienne émerge et placer celle-ci dans son univers fluide. Elle naît dans le contexte de la Polynésie française mais en même temps dans le Triangle polynésien comme dans l'ensemble de la région océanienne.

Dans ses essais réunis en recueil *We are the Ocean*, l'écrivain et anthropologue tongien, Epeli Hau'ofa, démontre que l'océan est un élément déterminant de l'identité culturelle des peuples autochtones de la région océanienne. Il invite les « peuples de l'océan » (Hau'ofa 2008, 32 ; ma traduction) à élargir leur vision d'eux-mêmes, qui a été réduite aux espaces insulaires par l'impact de la colonisation européenne, et de retrouver leur espace vital océanien : « Oceania is us. We are the sea, we are the ocean. We must wake up to this ancient truth and together use it to overturn all hegemonic views that aim ultimately to confine us again, physically and psychologically, in the tiny spaces » (Hau'ofa 2008, 39). D'ailleurs, d'après lui, seul l'accroissement des échanges inter-régionaux peut remédier à la dépendance matérielle des peuples autochtones océaniens à l'égard des puissances européennes.

L'océan se prête ainsi comme une métaphore d'une nouvelle identité culturelle océanienne :

Just as the sea is an open and ever-flowing reality, so should our oceanic identity transcend all forms of insularity, to become one that is openly searching, inventive, and welcoming [...] The ocean is not merely our omnipresent, empirical reality ; equally important, it is our most wonderful metaphor for just about anything we can think of. (Hau'ofa 2008, 55)

Dès 2004, apparaissent dans la revue *Littérama'ohi* des textes d'auteurs du Triangle polynésien et, à une échelle plus large, du « triangle du Pacifique » (Ly 2004, 9) : « Après quatre parutions, *Littérama'ohi* ne pouvait se contenter de publier que des auteurs exclusivement polynésiens. [...] Pour progresser, pour ne pas s'enfermer dans des horizons limités par les récifs coraliens, elle a besoin de l'inspiration et du dynamisme d'apports extérieurs aux expériences diverses et variées » (Ly 2004, 9). Le cinquième numéro, sous-titré « Rencontres océaniques », est présenté comme l'aboutissement des premières rencontres des auteurs de la Polynésie française avec des auteurs de l'ensemble de l'Océanie qui a eu lieu en Nouvelle Calédonie en 2003. Chantal Spitz compare ce numéro plurilingue et diversifié à un « tifaifai »²², une couverture polynésienne faite de morceaux de tissus variés rassemblés qui rappelle le patchwork :

soufflent le to'erau de l'inspiration le to'a de la création / et / de toutes les nésies / poly méla micro se déposent dans le pahi-littérature ces bouts d'écrits / [...] / tifaifai aux coutures encrées, imprimées, éditées / comme le levain de tous les possibles / donne à entendre la communauté pacifique en composition / donne à lire les consciences océaniques en affirmation / donne à éprouver les alliances littéraires en fondation [...] (Spitz 2004, 45)

²² « Couverture faite d'un drap sur laquelle on a cousu des appliques ou encore faite de morceaux de tissu assemblés. » Académie tahitienne / Fare Vāna'a 1999. *Dictionnaire tahitien-français / Fa'atoro Parau Tahiti-Farāni*, 492. Papeete : Fare Vāna'a.

Ces échanges océaniens ont été amorcés dès 1982 dans la région anglophone du Pacifique où la revue *Mana : a South Pacific Journal of Language and Literature*, dirigée par l'universitaire Marjorie Crocombe, originaire des Îles Cook, dédiait déjà un numéro aux premiers poètes de la Polynésie française, traduits en anglais, dont Henri Hiro, Charles Teriteanuanua Manutahi et Hubert Brémond, et s'intensifient dans les années deux mille. En 2006, apparaît *Varua tupu : New Writing and Art from French Polynesia*, publié par la revue universitaire de Hawaï'i, *Mānoa : A Pacific Journal of International Writing* où la sélection de textes traduits en anglais est encore plus large. Les traductions du français vers l'anglais et vice-versa se multiplient et contribuent à renforcer ce dialogue inter-océanien.

À travers l'analyse du titre, des sous-titres et de la préface de la revue *Littérama'ohi*, nous avons tenté de voir comment les écrivains polynésiens, ici les fondateurs de la revue, nomment et conçoivent leur littérature naissante. La littérature polynésienne, telle qu'elle se présente dans les premiers numéros de *Littérama'ohi* étudiés dans cet article, apparaît comme un tifaifai tissé de différents héritages : de l'héritage ancestral autochtone et de l'héritage colonial européen, de différentes langues (importées et autochtones) et de diverses formes d'expression autochtones et européennes, orales et écrites, anciennes et modernes. Chaque auteur ma'ohi est invité à poser librement sa pierre sur ce marae littéraire en construction et répondre ainsi à sa façon à la question identitaire fondamentale : « Quelle identité polynésienne s'exprime et se construit dans la littérature polynésienne d'aujourd'hui ? » (Devatine 2002, 10). Comme nous l'avons démontré, cette question implique inévitablement le contexte postcolonial et francophone²³ qu'il est nécessaire de prendre en compte pour une compréhension approfondie de la littérature polynésienne et des enjeux identitaires qu'elle exprime.

Nous avons montré le rôle fondamental que la revue a joué dans le contexte de l'émergence de cette nouvelle littérature au début des années deux mille. Aujourd'hui, la revue *Littérama'ohi* compte vingt-huit numéros²⁴ et elle garde une place essentielle sur la scène littéraire polynésienne contemporaine qui a pris de l'ampleur depuis la publication du premier numéro en 2002. Elle continue à contribuer à l'accroissement du corpus littéraire (des auteurs qui s'essaient à l'écriture et des écrivains désormais consacrés sont publiés côte à côte) et au développement de sa critique.

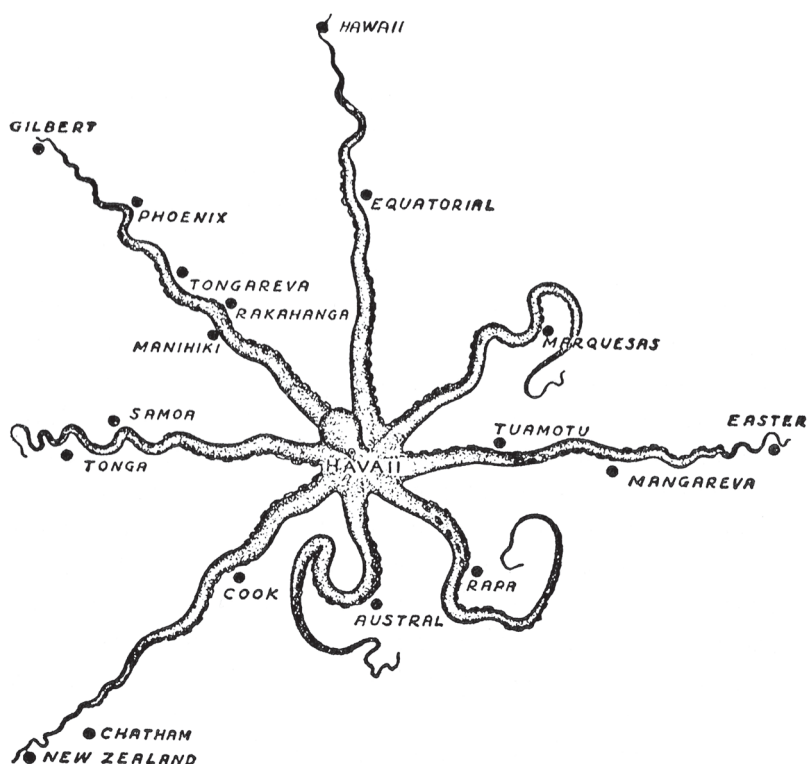
Aussi, l'étude de la région polynésienne dans laquelle est ancrée la littérature en question a révélé ses liens avec d'autres littératures autochtones naissantes dans les archipels du Triangle polynésien, notamment avec la littérature polynésienne d'expression anglaise. Un même héritage culturel précolonial en voie de disparition, l'expérience de la domination coloniale européenne et la volonté de revendiquer la culture autochtone rapprochent les écrits contemporains de l'ensemble des Polynésiens. L'analyse comparative du thème de la conception traditionnelle de la terre, « fenua », et de l'océan, « moana », dans les œuvres sélectionnées confirment les liens existants entre ces littératures polynésiennes. En même temps, il s'est avéré que l'immense océan Pacifique est un élément

²³ Voir Moura, J.-M. 2019. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris : PUF.

²⁴ Le vingt-huitième numéro de *Littérama'ohi* sort lors du vingt-quatrième Salon du Livre de Tahiti qui a lieu en octobre 2024. Le thème de ce numéro, « Nos différences », traite une fois de plus de la diversité polynésienne.

unificateur dans la pensée polynésienne qui relie tous les peuples de l'Océanie et leurs écrits. Les nombreux échanges culturels et littéraires polynésiens et océaniens mentionnés attestent ce fait.

Comme la revue *Littérama'ohi* le montre bien, l'identité culturelle ma'ohi et la littérature à travers laquelle elle émerge, est ramifiée : elle s'enracine en Polynésie française, sur la terre ancestrale, comme dans le Triangle polynésien et peut s'étaler par les voies océaniques en même temps sur l'ensemble de l'océan Pacifique ; une vraie « Identité-relation » (Glissant 2009) si l'on reprend les termes de l'écrivain caribéen Édouard Glissant, qui s'exprime à travers une « poétique du Divers » (Glissant 1996). De par ses spécificités, la littérature polynésienne, comme toute littérature naissante, sollicite également de nouveaux critères pour la définir et ceux-ci sont encore à développer. La revue *Littérama'ohi* représente un espace privilégié pour ce faire.



La diaspora polynésienne représentée comme une pieuvre

Buck, P. H. 1959. *Vikings of the Pacific*. 88. Chicago : University of Chicago Press.

BIBLIOGRAPHIE

- Académie tahitienne / Fare Vāna'a 1999. *Dictionnaire tahitien-français / Fa'atoro Parau Tahiti-Farāni*. Papeete: Fare Vāna'a.
- André, S. 2002. La littérature polynésienne en français, Île en île, 9. 2. 2002. <https://ile-en-ile.org/sylvie-andre-la-litterature-polynesienne-en-francais>.
- André, S. 2008. *Le roman autochtone dans le Pacifique Sud: Penser la continuité*. Paris: L'Harmattan.
- Arii Taimai 1964. *Mémoires d'Arii Taimai*. Trans. S. & A. Lebois. Paris: Société des Océanistes.
- Ashcroft, B., Griffiths, G., Tiffin, H. 1998. *Key Concepts in Post-colonial Studies*. London: Routledge.
- Binar, M., Binar, T. 2015. Francouzská Polynésie se musí pustit do psaní! (S tahitskou básnířkou Florou Devatine o odkazu předků, oralité, hlubokých údolích markézských a Češích na Tahiti). *Souvislosti* 26 (1): 74–86.
- Binar, T. 2021. *Polynesian Literature in English: Heritage and Innovation*. Prague: Faculty of Arts, Charles University.
- Bougainville, L.-A. 1771. *Voyage autour du monde par la frégate du roi la Boudeuse et la flûte l'Étoile en 1766, 1767, 1768 et 1769*. Paris: Saillant & Nyon.
- Buck, P. H. 1959. *Vikings of the Pacific*. Chicago: University of Chicago Press.
- Casanova, P. 1999. *La République mondiale des Lettres*. Paris: Éditions du Seuil.
- Chaze, M. 1990. La source, interview de Michou Chaze. In *Pehepehe i ta'u nunaa / Message poétique*, ed. T. Hirshon 74–75. Papeete: Tupuna Productions.
- Chaze, M. 1990. *Vai la rivière au ciel sans nuages*. Papeete: Cobalt / Tupuna.
- Crocombe, M. T. et al. 1982. *Mana: A South Pacific Journal of Language and Literature* 7 (1).
- Darius, M. 2021. *Tupuna: Voyage sur les traces des ancêtres à Tahiti et dans les îles*. Tahiti: Au vent des îles.
- Devatine, F. 2002. Présentation de la revue. *Littérama'ohi* 1 (1): 5–10.
- Devatine, T. J.-D. 2009. À propos du terme « ma'ohi ». *Littérama'ohi* 8 (16): 74–84.
- Éric, C. et al. 2019. *Une histoire de Tahiti des origines à nos jours*. Tahiti: Au vent des îles.
- Glissant, E. 1996. *Introduction à une poétique du Divers*. Paris: Gallimard.
- Glissant, E. 2009. *Philosophie de la Relation*. Paris: Gallimard.
- Grace, P. 1978. *Mutuwhenua: The Moon Sleeps*. Auckland: Longman Paul.
- Hau'ofa, E. 2008. *We Are the Ocean*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
- Henry, T. 1968. *Tahiti aux temps anciens*. Trans. B. Jaunez. Paris: Société des Océanistes.
- Hiro, H. 1990. *Pehepehe i ta'u nūnaa / Message poétique*. Papeete: Tupuna productions.
- Ihimaera, W., Long D. S. et al. 1982. *Into the World of Light: An Anthology of Maori Writing*. Auckland: Heinemann.
- Kyloušek P. et al. 2024. *Centers and Peripheries in Romance Language Literatures in the Americas and Africa*. Online. <https://dx.doi.org/10.1163/9789004691131>.
- Lacabanne, S. 1992. *Les premiers romans polynésiens: naissance d'une littérature de langue anglaise 1948–1983*. Paris: Société des Océanistes.
- Ly, J.-M. 2004. Editorial. *Littérama'ohi* 3 (5): 9.
- Marau Taaroa 1971. *Mémoires de Marau Taaroa, dernière reine de Tahiti*. Trans. Ariimanihinihi Takau Pomare. Paris: Société des Océanistes.
- Margueron, D. 2015. *Flots d'encre sur Tahiti: 250 ans de littérature francophone en Polynésie française*. Paris: L'Harmattan.
- Mengozi, Ch. 2016. De l'utilité et de l'inconvénient du concept de World Literature. *Revue de littérature comparée* 90 (3): 336–349.
- Moura, J.-M. 2019. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris: PUF.
- Nicole, R. 1999. Resisting Orientalism: Pacific Literature in French. In *Inside Out: Literature, Cultural Politics and Identity in the New Pacific*, ed. V. Hereniko & R. Wilson, 265–290. Maryland: Rowman & Littlefield.
- Panoff, M. 1987. La conception traditionnelle de la terre chez les Polynésiens. In *Terres et civilisations polynésiennes*, ed. G. Guennou, 131. Paris: Éditions Nathan.

- Picard, J.-L. 2018. *Ma'ohi Tumu et Hutu Pâinu: La construction identitaire dans la littérature contemporaine de Polynésie française*. Paris: L'Harmattan.
- Said, E. 1977. *Orientalism*. London: Penguin.
- Said, E. 1993. *Culture and Imperialism*. London: Chatto & Windus.
- Salmon, E. 2013. *L'île parfumée*. Tahiti: Littérama'ohi.
- Saura, B. 2005. *Entre nature et culture: La mise en terre du placenta en Polynésie française*. Papeete: Éditions Haere Po.
- Spitz, Ch. 1991. *L'île des rêves écrasés*. Tahiti: Scoop.
- Spitz, Ch. 2004. Introduction à des rencontres océaniques. *Littérama'ohi* 3 (5): 44–45.
- Spitz, Ch. 2022. *Et la mer pour demeure*. Tahiti: Au vent des îles.
- Stewart, F., Mateata-Allain, K., Mawyer, A. D. et al. 2005. *Vārua tupu: New Writing from French Polynesia*. Mānoa: University of Hawai'i Press.
- Sultan, P. 2010. Peut-on parler de « Littérature polynésienne francophone »? *Littérama'ohi* 9 (18): 137–146.
- Todorov, T. 1982. *La conquête de l'Amérique: la question de l'autre*. Paris: Éditions du Seuil.
- Vaitiare 1980. *Humeurs*. Tahiti: Polytram.
- Wendt, A. 1996. Towards a New Oceania. In *The Arnold Anthology of Post-Colonial Literatures in English*, ed. J. Thieme, 641–651. London: Hodder Education.
- Wendt, A. et al. 2003. Introduction. In *Whetu Moana: Contemporary Polynesian Poems in English*, ed. A. Wendt, R. Whaitiri & R. Sullivan, 1–3. Auckland: Auckland University Press.
- Wendt, A. et al. 1995. *Nuanua: Pacific Writing in English since 1980*. Auckland: Auckland University Press.
- Wendt, A. et al. 2003. *Whetu Moana: Contemporary Polynesian Poems in English*. Auckland: Auckland University Press.
- Wilson, R. 1999. Introduction: Toward Imagining a New Pacific. In *Inside Out: Literature, Cultural Politics and Identity in the New Pacific*, ed. V. Hereniko & R. Wilson, 1–14. Maryland: Rowman & Littlefield.

Teata Binar

Charles University

teatabinar@gmail.com